

Laurence Pastissier

Au corps de l'ouvrage *

À l'origine, il y a de vieilles toiles de sacs de jute, usagées, stockées dans un coin du grenier du corps de ferme qui a abrité pendant trois générations ma famille maternelle. Un corps dont j'ai hérité et qui rassemble autant d'événements fondateurs de mon existence qu'il me rassemble, moi. Un corps de ferme, un corps de femme. Une seule lettre fait basculer le sens.

Quand je découvre les toiles par hasard – mais comment croire qu'il y ait un hasard ? – quand je les découvre donc *sans* hasard, l'été 2010, sales et poussiéreuses, une vive émotion s'empare de moi. Je ne saurais dire où prend racine cette intense excitation, je ne peux qu'y succomber, me laisser emporter par cet instant absolu où l'artiste que je suis perd toute orientation, lâche tout savoir pour sentir battre le cœur de l'indicible.

Sans attendre, de peur certainement qu'elles m'échappent, j'ai lavé les toiles, les ai étendues sur le fil du jardin et les ai photographiées en train de sécher – les immortaliser au cas où, *je le répète*, elles m'échappent –, puis, une fois ces toiles sèches, je les ai posées au sol et je suis restée là, à les admirer, fascinée.

Le tissage épais ou fragile, la couleur entre sable et terre, les trous, les reprises, les taches indélébiles tissaient à eux seuls un paysage sensible. Une mémoire singulière. J'ai pensé que je les exposerais ainsi, qu'il était inutile d'ajouter quoi que ce soit, qu'elles étaient parfaites. Et c'est dans cet élan prometteur que je les ai embarquées dans mon atelier à Toulouse.

C'était sans compter qu'à l'origine l'inconscient refait toujours surface. Inscrits au plus profond de mon histoire créative, il y a, en effet, de grands et anciens draps de lit blancs sur lesquels, vingt-cinq ans plus tôt, j'avais peint avec acharnement le deuil qui m'habitait alors et ne pouvait se dire autrement. Ils étaient – eux aussi – rapiécés et portaient les initiales brodées de leurs propriétaires. Ces broderies, limitées le plus souvent à deux lettres, ouvraient l'espace d'un imaginaire puissant.

Je pensais avoir oublié les draps. D'ailleurs, je les ai égarés. Je n'en ai plus un seul. Cependant, je n'ai pas fait autre chose que revenir à eux, brodant sur les toiles de jute les initiales manquantes. Je ne faisais qu'une fois de plus revenir à la locution latine : *Non nova, sed nove*, « Non pas des choses nouvelles mais d'une manière nouvelle ». Les mêmes mots, toujours les mêmes, éternels dits encore et encore mal dits mais dits d'une autre façon :

Langue. Source. Cœur.

Être. Humus. Trou. Nu.

Racine. Terre. Ciel. Origine.

Vie. Amour. Mort.

Ce sentiment profond de tourner inlassablement en rond. Que plus je tourne, plus je creuse vers ce qui est enfoui en moi et mets peu à peu à découvert le nom d'une question essentielle. Éternelle. Qu'est-ce que créer ?

Il y a quelques années, j'ai pendant des mois fait des nids. À base de poussières, de fil, de cheveux, d'os, de mousse, de petits bouts de rien du tout, je me suis attelée avec une certaine obsession à ce travail minutieux qui demandait patience et dextérité. J'ai fait ainsi une vingtaine de nids, que j'ai ensuite accrochés, chacun à une branche, dont la forme écrivait sur le mur une ombre. Ce n'est que le jour où je les ai exposés que j'ai vu qu'il ne s'agissait nullement de nids – c'est-à-dire de petits réceptacles – mais bien de tubes – je cousais en effet sur la structure de gros bigoudis. Comment n'ai-je pu avoir conscience pendant ces heures méticuleuses que je ne faisais que border un trou ? Comment est-ce possible ? Pourquoi faut-il que l'inconscient fasse effraction lorsque je viens vers vous ?

Écrivant cette intervention, j'en connais donc déjà les limites. En effet, ce que je tente de partager avec vous se voit amputé de votre regard sur mon travail. Ce texte s'écrivant en amont de l'exposition, je dois composer avec ce manque. Alors que je vous le lis, il s'est déjà passé quelque chose que je ne pouvais anticiper, préjuger, ressentir. Ce quelque chose a à voir avec s'exposer-sexe poser, ce quelque chose fait qu'un peu du voile se lève, qu'il se met au jour une partie de ce que j'ai cherché à dire.

J'écris donc sachant que je ne sais pas encore ce qu'il adviendra de cette éclaircie, ce qu'elle sera. J'écris dans l'impatience et le désir de découvrir ce qui me sera révélé dans l'exposition de mes créations textiles ici à Tarbes. « Car la destinée de l'œuvre, n'est-elle pas d'être regardée, de résonner, s'émanciper, s'éloigner du sujet dont elle est issue. Réveiller d'autres mémoires, d'autres morts, d'autres questions ? », fait remarquer G. Garouste dans son *Intranquille*¹.

Faisant, je fais. Je choisis telle couverture, telle jute sans savoir ce qui se cache derrière cette attraction. La mise en œuvre s'opère, l'œuvre prend forme. Elle prend corps autour des accrocs, des trous, des traces laissées par le temps, autour d'une géographie affichée de la trame. J'aime assembler la soie au côté brut et abrupt des toiles de jute. Les cotons fanés et doux à la rugosité du tissage des sacs de jute. Il s'agit de la rencontre de la terre et du corps. Il ne peut m'échapper que les tissus qui me parlent renvoient depuis vingt-cinq ans à ces deux univers. Les draps comme lieux de la naissance, de l'amour, de la mort. Les draps comme autant de voiles qui enrobent les corps, linceuls ou langes. Les couvertures qui nous protègent, nous réchauffent, dans lesquelles on s'enroule. Et ces vêtements féminins portés au plus près du corps, comme une seconde peau, allant jusqu'à délivrer pour certains les taches indélébiles de la transpiration.

Dans ces paysages qui racontent une histoire, je me fraie un chemin. C'est un processus appliqué qui croit savoir ce qu'il veut réaliser. Pourtant, plus j'avance, plus la toile prend corps, plus elle m'échappe. Je crois mener ma route mais c'est elle qui, par les blessures, les taches, les formats, les épaisseurs, les fragilités du tissu – qui expose à lui seul combien il est vivant – me guide.

Est-ce cela que nous dit Bram Van Velde : « L'art est un œil aveuglé qui voit ce qui l'aveugle ² » ? Je vois enfin ce qui m'aveugle quand votre regard se pose sur ce corps à corps qui m'a possédée, avec lequel j'ai lutté des mois, des années parfois. Je ne découvre pas ce que je fais, je découvre l'énigme de ce que je dis au travers de ce que je fais. L'œuvre dévoile alors une partie du corps de l'inconscient. La mise en clarté de quelque chose de vrai. Ce vrai qui n'est pas un savoir mais qui est fait d'un risque sans habitude, sans intention, sans recette.

Giacometti, lui, note dans ses écrits : « Foncer aveuglément en avant ³... » Et Garouste dans *L'Intranquille* témoigne en parlant de son atelier : « Parfois j'en interdis l'entrée à Elisabeth pendant quelques mois, car elle aura l'œil que je n'ai plus quand à force de travail, le nez sur la toile, je ne vois plus ce que je fais. »

Atteindre cette part de vérité dans la création suppose de consentir à perdre de vue un temps le rivage, avancer vers le vide, vers l'inconnu. Prendre le risque de quitter une rive afin d'en atteindre peut-être un jour une autre. Peut-être, car il n'y a rien de garanti dans cette aventure. Créer c'est ne pas avoir peur de ce qui nous dépasse, s'aventurer sur un terrain où rien ne nous est promis. C'est un chantier de construction qui s'acharne à déconstruire sans cesse, qui ronge son os. Créer suppose que l'on ne soit

même pas dans la conscience de cela. C'est parce que l'on est au cœur du corps de l'ouvrage que cela se produit. « On ne peut bien écrire que de ce qu'on ignore. On ne peut bien écrire qu'en allant vers l'inconnu et non pour le connaître, mais pour l'aimer », affirme Bobin dans *L'Éloge du rien* ⁴.

Il n'y a, en effet, rien d'intellectuel dans mon rapport à la création. Je suis en prise au corps à corps avec le travail. Et, bien qu'il s'agisse de tissu, de fil, d'aiguille, j'ai le sentiment de tenir un burin et de tailler la pierre. Je suis guidée par un impératif. Faire me remplit, me remplit le corps et l'esprit. Dans ces moments-là, ces moments pris dans l'application d'aller vers cet inconnu, je ne ressens plus de part manquante.

Cette expérience qui devrait me combler m'a pourtant longtemps effrayée. Cela me paraissait tellement stupide et vain d'user des heures et des heures à bidouiller, *débidouiller*, gribouiller, effacer, coudre et découdre. À quoi bon et pour quoi faire ?

J'ai cherché dans la psychanalyse comment je pourrais me déprendre, comment je pourrais être tranquille, comment je pourrais faire sans. Mais la psychanalyse m'a ramenée à la source. Je ne suis pas folle d'être dans l'obligation vitale de découdre les doublures des chemisiers ayant été portés par mon arrière-grand-mère paternelle afin de les recoudre sur des couvertures trouées de ma grand-mère maternelle. Je suis folle si je ne peux plus être dans cette liberté de moi-même, si je suis coupée de ma langue singulière. Créer c'est ma part libre. Aussi dérangement soit-elle.

Il y a la matière certes et il y a les mots. Ces mots qu'il me faut mettre en forme, broder, écrire. Ces mots qui ouvrent. Parfois je me demande si les toiles, les couvertures ne sont pas seulement des alibis de support à mes mots. Du moins, pourquoi faut-il que je les assemble, les réunisse là où les jutes se suffisent à eux-mêmes, là où les mots pourraient former un tapis de mots seuls ?

Je ne le sais pas. Ce n'est pas que cela me plaît, non, je préférerais de loin un parti pris radical. D'un côté les tissus sans aucune intervention de ma part. De l'autre les mots. Seulement voilà, mon travail n'est pas là pour me plaire, me satisfaire. Il n'est pas la démonstration d'un concept bien rôdé. Il dit ce que je ne peux dire autrement. Et si je veux qu'il s'approche d'une vérité, je me dois de l'accepter ainsi. Dans tout ce qui me dérange. Tout ce qui me déplaît. Et je fais mienne cette phrase de René Char dans *Fureur et Mystère* : « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience ⁵. »

Est-ce la découverte qui devait advenir ? Séparer la terre des mots. Donner à l'un comme à l'autre son identité propre ?

En 2000, le peintre Miquel Barceló, alors à Gogoli, une région du Mali, termine ses carnets d'Afrique par ceci : « Ce n'est pas à cause de l'utilisation des trous que les termites font dans mes toiles et mes papiers que je peins ici, ni pour la patine de poussière qu'ont toutes mes toiles ainsi que mes livres, mes vêtements, etc. Ce n'est pas non plus en raison de mes modèles, des gens, des ânes, des papayes ; tout cela il y en a aussi ailleurs. Y a-t-il quelque chose ici qu'il n'y a pas ailleurs ? Pas sûr. Pas pour les difficultés non plus. À Paris ou à New York les difficultés de la peinture sont les mêmes et énormes. C'est plutôt pour faire des tableaux, un tableau qui ait du sens, qui donne du sens à tout cela ⁶. »

Alors que je cherche à définir des mots qui pourraient enfin dire ce que je ne sais que montrer, des mots qui donneraient sens à ma création, il me vient ces pensées que je vous livre telles qu'elles arrivent :

Je retourne de la mémoire ma terre

Héritage

Humus

Je fouille de mes mains l'ombre que dessine le trou

Tirer de ma part manquante sa quintessence

la hisser hors de l'ornière

Entrer dans la maison qui m'habite, prendre place

jamais en marge

mais toujours en plein dans mon centre

Cette chose en suspens

Ce quelque chose qui rate

Indéfiniment

Inévitable.

« Nous sommes toujours deux, un vivant et un mort », dit encore Bram Van Velde.

J'ai une dizaine d'années. Je suis assise dans la cuisine sur un tabouret en formica jaune. De l'autre côté de la table, mon père sculpte. Il fait

surgir d'une branche de merisier une forme abstraite. Sur la table sont posés ses outils, son cendrier sur lequel une gitane se consume, une tasse de café. Seuls le bruit de sa râpe, de son couteau, le tic tac de la pendule griffent le silence.

Je le regarde, immobile, fascinée, pendant des heures. Ma présence ne le dérange nullement. Il crée près de moi sans se soucier de moi. Parfois, il relève la sculpture, me la montre. J'acquiesce d'un mouvement de tête et avant qu'il ne se remette à l'ouvrage il me lance un clin d'œil. Signe de notre complicité tacite. Je suis celle qui comprend.

Lorsque la sculpture est terminée, il m'interroge alors. Chaque fois. Et chaque fois il me demande une et seule même chose : quel nom lui donnerais-tu ? Je suis celle, malgré son jeune âge, qui nomme sa création. Cette forme abstraite, cette chose incroyable qui surgit d'un bout de bois. Je suis celle qui, silencieuse, dans un rituel huilé qui n'appartient qu'à nous, nous isole des autres, patiente jusqu'à donner un nom.


Ce tabouret en formica jaune est mon paradis perdu. Je n'ai de cesse de vouloir le retrouver. C'est pour cela que je crée. Et c'est votre regard qui nomme ce que je fais.







*Vidéo réalisée par Laurence Pastissier pour la journée de travail
« Le corps de l'inconscient » à Tarbes, le 17 mai 2014 :*

<https://www.youtube.com/watch?v=QqPcth50E9U>



Mots-clés : création, inconscient, s'exposer, nommer, corps de l'ouvrage, corps à corps, langue, regard.

*  Texte présenté lors de la journée de travail « Le corps de l'inconscient » organisée par le pôle 8 de l'EPFCL, le samedi 17 mai 2014 à Tarbes.

1.  G. Garouste et J. Perrignon, *L'Intranquille*, Paris, L'iconoclaste, 2009.
2.  C. Juliet, *Rencontres avec Bram Van Velde*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1978.
3.  A. Giacometti, *Écrits*, Paris, Hermann, coll. « Savoir sur l'art », 2008.
4.  C. Bobin, *L'Éloge du rien*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1990.
5.  R. Char, *Fureur et Mystère*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1967.
6.  M. Barceló, *Carnets d'Afrique*, Paris, Gallimard, coll. « Le Promeneur », 2003.